

# Onze lettres pour entrer dans l'histoire

Essai Charlotte Biron

À Rome, dans un bâtiment du XVII<sup>e</sup> siècle, parmi différentes boîtes d'archives, il existe un dossier intitulé « E-22-Divers », où sont conservées des lettres dans une chemise jaunie. C'est le sujet du livre *Marie-Louise et les petits Chinois d'Afrique*.

Professeure d'histoire à l'Université de Montréal, Catherine Larochelle poursuit une réflexion critique sur l'histoire du Québec. En 2021, elle publiait, aux Presses de l'Université de Montréal, sa thèse *L'école du racisme : la construction de l'altérité à l'école québécoise (1830-1915)*, qui lui a valu de nombreux prix et a été traduite en anglais. Les travaux de Larochelle m'intéressent beaucoup parce que la chercheuse propose d'ancrer la question coloniale dans la matérialité des archives et des discours. Quand l'autrice parle de racisme, elle ne le fait pas en termes abstraits ; elle dénonce une violence explicite.

Dans *Marie-Louise et les petits Chinois d'Afrique*, l'historienne nous fait entrer dans des archives singulières, mais aussi dans l'espace intime de ses réflexions sur l'histoire de l'enfance. Pour certaines personnes, le titre évoquera peut-être un contexte religieux : pendant plus d'un siècle, des enfants catholiques étaient encouragés par l'Œuvre de la petite enfance, une organisation catholique à Paris qui finançait des activités missionnaires, à « sauver des âmes » et à « acheter » des enfants païens pour un, cinq ou vingt-cinq sous.

Il faut lire l'expression « petits Chinois d'Afrique » avec des guillemets, car ce ne sont pas les voix des enfants « païens » que l'on s'apprête à lire dans le dossier « E-22-Divers ». Comme dans son travail sur les manuels scolaires, Larochelle se penche sur des phénomènes de discours dans l'histoire du Québec et celle du Canada : elle procède à une relecture du passé pour montrer ce qui a été écarté de l'histoire nationale.

## Marie-Louise, Ernestine, Aline, Rita, Carmelise...

L'essai nous place donc tout près des missives adressées à l'Œuvre de la petite enfance : les lettres de Marie-Louise, Ernestine, Aline, Rita, Carmelise... dont l'autrice a modifié les noms pour éviter que l'on puisse les identifier. On est à Rome devant les lettres, qui ne sont parfois que des bouts de papier déchirés. On peut lire leur provenance : Sainte-Anne-des-Chênes, Saint-Évariste, Saint-Zéphirin, Wendover, Madawaska. Leur contenu avec les fautes d'orthographe : « Je vous envoie des timbres pour le rachat d'un chinois [...]. Donnez lui le nom de Clemant [sic]. » Et les demandes de secours spirituel : « Pour la guérison de mon œil » ; « [p]our la guérison de mon pied » ; « pour protéger mon mari à sa place ».

En plus de montrer que les documents appartiennent aux rouages d'un système raciste et capitaliste, Larochelle s'interroge sur ce qui anime ces voix, pour la plupart celles de jeunes femmes pieuses, très peu alphabétisées, historiquement discréditées, caricaturées ou idéalisées. Elle remarque que plusieurs d'entre elles ont conscience de faire du travail gratuit pour l'Église – un travail qui mériterait bien en échange « une nappe de table ou une corbeille à pain ».

Si les documents traduisent une grande pauvreté, Larochelle rappelle que celle-ci n'est pas synonyme de colonisé, « à moins qu'on pense la condition de colonisé comme celle de la plupart des êtres humains, Anglais compris ». Citant Susan Sontag, l'autrice déconstruit le récit nationaliste et soutient que ce n'est pas de « mémoire collective » qu'il faudrait parler, mais d'une

« instruction collective » : des éléments transmis dans l'histoire parce qu'ils ont longtemps correspondu à une certaine vision du Québec. À cette vision, Larochelle oppose une autre réflexion, qui trouve ses appuis théoriques du côté des études féministes et décoloniales.

## Un paratonnerre nommé Thomas

Par homologie avec les archives qu'elle nous présente, la chercheuse organise son livre sous forme de lettres adressées à un « aventurier des grands espaces », Thomas, ami ou amant dont elle a également changé le nom. À quoi sert-il dans le livre ? Agit-il comme point de jonction entre le discours nationaliste et la perspective de Larochelle ? Comme paratonnerre qui protégerait la chercheuse de l'accusation d'assombrir le portrait du Québec sans considérer les récits passés ? Comme double ? Comme personnage à mi-chemin entre François Paradis et le Survenant ? Comme figure transitionnelle, à la manière de Dick pour Chris Kraus, citée par l'autrice ?

Même si Thomas est demeuré un mystère pour moi jusqu'aux dernières pages, la construction en onze lettres fonctionne et dégage le texte du ton universitaire de la recherche. L'écriture atteint une grande fluidité sans perdre de sa densité. L'ouvrage rappelle d'autres essais lumineux comme *Promenade sur Marx* (Remue-ménage, 2020), de Valérie Lefebvre-Faucher, ou *Seize temps noirs pour apprendre à dire kwei* (Mémoire d'encrier, 2022), de Philippe Néméh-Nombré. En nous donnant accès au volet personnel de son travail sur l'histoire du racisme au Québec, Catherine Larochelle propose un essai passionnant et généreux.

